

FRIOUL-VÉNÉTIE JULIENNE

Irrésistible Trieste

Nichée dans le golfe de l'Adriatique, secouée par la violente bora, Trieste est tissée d'enjeux historiques et littéraires. Ses frontières sont ses atouts...

“Un capo in b !”, c'est ainsi que les Triestins commandent leur petit noir au comptoir, à toute heure de la journée. En Italie, comme chacun sait, on ne plaisante pas avec le café, mais ici, à Trieste, le précieux nectar devient sacré. Illy, célèbre marque italienne née précisément à Trieste, l'a même élevé au rang d'art, puisqu'elle a créé une série de cours de dégustation à l'Università del caffè, intitulés “l'ABC du goût”. Il est vrai que les graines issues du fruit du cafetier ont largement contribué à la richesse de la ville, qui en fait le commerce depuis plus de trois siècles et en est aujourd'hui l'une des capitales mondiales. A lui seul, le chef-lieu de la région Frioul-Vénétie julienne concentre le tiers des importations italiennes de café. Aux cafés historiques Tommaseo, le plus ancien (1830), et San Marco, le client déguste la précieuse boisson sur des tables de marbre dans un décor de miroirs, de stucs et de boiseries, qui n'est pas sans rappeler le lustre des cafés de Vienne. Dans le premier, de vénérables vieillards jouent aux échecs tandis que de vieilles élégantes savourent leurs pâtisseries en petit comité. Dans le second, des intellectuels s'abîment dans la lecture d'ouvrages entassés tout autour d'eux.

Nichée dans le golfe de l'Adriatique, à la pointe nord-est de l'Italie, Trieste est une ville tranquille qui semble ignorer le stress. Le touriste n'y trouvera point de fastes baroques, de fontaines de la Renaissance ni de débauche de dorures et d'angelots, mais plutôt la puissance sage et sévère d'une cité dont la fortune s'est bâtie sur un commerce maritime florissant. Jadis rivale de Venise sa voisine, cette ville portuaire a vu naître les principales compagnies d'assurance italiennes (Lloyd Triestino, Generali, Ras).

Danièle Dainelli / Contrasto-FEA



Sur le port de Trieste, cette ville mystérieuse traversée par les arts, l'histoire, la douceur, les tragédies...

Elue première ville italienne pour sa qualité de vie en 2009 par le très sérieux quotidien économique *Il Sole-24 Ore*, elle allie, en effet, tout le confort d'une métropole au bien-être que procure une nature foisonnante et multiple. Les Triestins le savent,



puisque aux premiers rayons de soleil, ils partent, le temps d'un dimanche, pour une immersion dans le vert dans les montagnes du Karst adossées à la ville ou dans les reliefs sauvages du Val Rosandra, baigné par le torrent du même nom. A moins, bien sûr, qu'ils ne préfèrent plonger dans les eaux bleues de l'Adriatique dans la baie de Duino ou faire une excursion en Slovénie, distante de quelques kilomètres à peine.

Il règne à Trieste une atmosphère particulière, unique en Italie, qui laisse rarement indifférent. Nombre sont ceux, Italiens ou étrangers, qui ont succombé à son charme indéfinissable, tels James Joyce qui y vécut pendant plus de dix ans, Jules Verne qui y écrivit *Mathias Sandorf* ou, plus près de nous, l'écrivain allemand Veit Heinichen qui y situe tous ses polars. *“J'y ai laissé un bout de mon cœur”*, avoue

Au temps de la Mitteleuropa, la ville attira de grands écrivains et intellectuels comme Joyce, Rilke, Saba...



Stefania, une Romaine venue faire ses études à l'université de Trieste et repartie la mort dans l'âme, comme beaucoup d'autres étudiants italiens. Seul Stendhal compte parmi ses détracteurs. Venu y assumer la charge de consul de France, il eut de grandes difficultés à s'adapter à son climat et n'y resta que quatre mois. "Nous avons ici le plus beau soleil et plus grand vent. Ce climat est le contraire de Paris... Il fait bora deux fois la semaine et grand vent cinq fois. J'appelle grand vent quand l'on est constamment occupé à tenir son chapeau, et bora quand on a peur de se casser le bras", a-t-il écrit dans sa *Correspondance*. La bora est une autre caractéristique

de Trieste et de sa région. Ce vent glacial venu du nord-est souffle sur l'Adriatique, une partie de la mer Egée et de la mer Noire, mais il est particulièrement violent lorsqu'il s'abat sur la ville, pouvant atteindre les 180 km/h. Cette année, un record a même été battu puisqu'en mars 2010, l'on a enregistré des rafales à 212 km/h dans les environs, comme le rapporte le journal local *Il Piccolo*.

Mais s'il ne fallait retenir qu'une seule raison de visiter Trieste, celle-ci passerait forcément par son histoire. Impossible, en effet, de ne pas évoquer son passé, glorieux et tourmenté, dû principalement à sa position stratégique, à la porte des Balkans, et son ouverture sur la mer. C'est probablement pour cette même raison que les Romains choisirent d'y fonder une colonie, du nom de Tergeste, au I^{er} siècle avant J.-C. Elle constituait un formidable avant-poste pour protéger Aquilée, quatrième cité de l'empire romain par son importance, située à une soixantaine de kilomètres plus à l'ouest. Aujourd'hui, la ville conserve d'importants vestiges antiques, comme un théâtre d'une capacité de 6 000 places ou encore l'Arc de Riccardo.

Devenu un carrefour commercial majeur au temps du Moyen Age, Trieste choisit de se placer sous la protection des Habsbourg d'Autriche en 1382 pour ne pas tomber entre les mains de la Sérénissime, son ennemi juré. A l'exception de brefs épisodes d'occupation par les troupes napoléoniennes, la ville restera autrichienne jusqu'en 1918 ! Autre date importante dans son histoire, en 1719 Charles VI en fait un port franc, seul accès à la mer de l'empire autrichien, tandis que sous le règne avisé de Marie-Thérèse d'Autriche, la cité prospère et devient l'un des principaux ports européens, attirant de très nombreux migrants venus des contrées voisines : Vénètes, Frioulans mais aussi Dalmates, Istriens, Slovènes ou même Magyars. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Trieste connaît un essor commercial, industriel et démographique tel qu'elle constitue la quatrième ville de l'empire austro-hongrois, après Vienne, Budapest et Prague. Les traces de cet illustre passé autrichien restent très présentes aujourd'hui encore. En témoigne le superbe château de Miramare, bâti entre 1856 et 1860 pour l'archiduc Maximilien, qui deviendra empereur du Mexique en 1864 pour être fusillé

trois ans plus tard par les Républicains mexicains, et son épouse Charlotte de Belgique. Puis vient le temps de la Mitteleuropa. La ville attire alors de grands écrivains et intellectuels, tels James Joyce, Rilke ou encore Italo Svevo et Umberto Saba. Mais cette identité cosmopolite n'est pas du goût de tous, et nombre sont les Italianophones qui aspirent à un retour dans le giron italien, sans parler de la pression exercée par les nationalistes au lendemain de

l'Unité italienne. Le mouvement irrédentiste était né. Après la Première Guerre mondiale, Trieste est donc annexé à l'Italie. Au cours des vingt années qui suivent, le régime fasciste n'aura de cesse d'effacer son caractère multiethnique, en assimilant les minorités de force ou les faisant disparaître purement et simplement. En mai 1945, la ville connaît l'une des pages les plus noires de son histoire, lorsque les troupes yougoslaves du maréchal Tito pénètrent dans

La grande Histoire de Trieste en roman policier

Veit Heinichen, auteur de best-sellers en Allemagne, situe tous ses polars à Trieste, ville où il vit désormais. Les enquêtes de son commissaire Proteo Laurenti plongent le lecteur dans l'histoire trouble de cette ville de frontières, protagoniste de ses romans. Dans *Les Morts du Karst*, les haines interethniques du passé resurgissent sur fond de tension entre néofascistes et communistes.

“Je me souviens bien de notre arrivée : c'était un mardi chaud, ensoleillé, il y avait des centaines de milliers de gens sur la piazza Unità et les Rive pour nous saluer. Ils avaient peur que Trieste ne devienne yougoslave et c'est vrai qu'il s'en était fallu de peu. Ce jour-là, on annonça l'accord signé par les Américains et les Anglais avec les Yougoslaves. Les troupes de Tito devaient se retirer, la frontière provisoire correspondait à peu près à celle d'aujourd'hui. Ils s'engageaient aussi à libérer tous les gens qui habitaient de ce côté de la frontière et qu'ils retenaient prisonniers ou avaient déportés — sauf ceux qui, jusqu'en 1939, avaient été citoyens yougoslaves. Bien sûr, ils n'en ont pas vraiment tenu compte. On invita la population à rester calme et à laisser les Yougoslaves s'en aller sans encombre. Beaucoup de maisons de la ville arboraient le drapeau tricolore, le drapeau anglais ou l'américain, ou encore tous ensemble. D'autres avaient opté pour le drapeau yougoslave et soviétique. Encore aujourd'hui bien des gens se querellent sur la date de la libération. Etait-ce le 1^{er} mai, quand Tito s'empara de la ville, le 2 mai, quand les Néo-Zélandais arrivèrent et que les derniers Allemands qui restaient se rendirent, ou le 12 juin, quand les Yougoslaves s'en allèrent ? En tout cas, la situation était extrêmement tendue. Toutes les positions possibles et imaginables étaient représentées : des fascistes italiens qui continuaient à parler de l'*italianità* éternelle et de la continuité historique, comme ils le font encore aujourd'hui.

“Les Morts du Karst”, Le Point, 350 p., 2008, 7 €.
Dans cet extrait, un jeune médecin raconte comment son régiment de l'armée américaine arrive le 12 juin 1945 dans une Trieste déchirée, rebaptisée “Territoire libre de Trieste” (TLT) jusqu'en 1954, date à laquelle les alliés rendront la ville à l'Italie.



Des communistes italiens qui se soumettaient à la discipline du Parti jusqu'à l'abnégation totale. Il y avait aussi dans la course ce Vittorio Vidali dont on ne sait toujours pas s'il a été ou non l'instigateur du meurtre de Trotski. On murmure d'ailleurs qu'il aurait également tué Tina Modotti, son ancienne maîtresse. Il venait d'ici de Muggia, et elle d'Udine, mais ça vous le savez. On trouvait encore à côté des monarchistes, des démocrates, des partisans des Habsbourg et des nationalistes slovènes qui n'avaient que faire de Tito, mais voulaient tout de même leur propre Etat — Trieste inclus. Et puis il y avait surtout les communistes yougoslaves ainsi que le IX^e corps slovène, les derniers Allemands coupés du gros de l'armée et nous : Anglais, Américains, Néo-Zélandais. En tout cas le mot d'ordre de Tito était d'éliminer tous eux qui s'opposaient aux visées territoriales de Belgrade. Tous les jours des gens disparaissaient. Pas seulement des fascistes, des partisans qui n'étaient pas communistes également. C'est alors que je dus examiner les restes extraits des *foibe*. Je me souviens assez bien du commencement : outre d'innombrables Italiens, on remonta des soldats de la Wehrmacht, des *ousta-chis* et des *domobranzen*, les collaborateurs croates et slovènes, mais aussi douze cadavres de Néo-Zélandais. Je pense que cela se passe de commentaire.”



Daniele Danelli / Contrasto-PREA/Adélit

Le monument dédié au Bersaglier, sur la place de l'Unité d'Italie qui s'étend sur plusieurs milliers de mètres carrés.

Trieste. Elles y restent quarante jours durant lesquels elles se livrent à de véritables massacres parmi la population. L'armée titiste trouve dans le relief karstique des montagnes environnantes, fait de grottes, de dolines et autres cavités naturelles, un redoutable moyen de commettre ses atrocités. Les *foibe* (mot frioulan désignant une fosse) disséminées tout autour de la ville deviennent ainsi le lieu idéal pour des exécutions sommaires et de tristes sépultures pour des milliers d'Italiens. *“On ignore combien car il est désormais impossible d'en établir le nombre avec exactitude”*, explique l'historien Diego Redivo, responsable du service pédagogique de la Foiba de Basovizza, devenu monument national en 1992. Certains avancent le chiffre de 10 000 *“infoibati”* comme l'on désigne les victimes jetées dans les *foibe*. Durant de longues décennies, ces massacres seront passés sous silence. Ce n'est que très récemment que l'Etat italien en a reconnu l'existence, instituant une Journée du souvenir (le 10 février) en 2004. Quant à Trieste, elle n'est redevenue officiellement italienne qu'en octobre 1954, date à laquelle sera entérinée sa

division en deux zones (A & B) établie par le Traité de Paris en 1947 et finalisée, en 1975, par un autre Traité, celui d'Osimo.

Plus que Rome, Florence ou Milan, cette ville de frontière illustre à merveille le passé agité du pays. A la différence de la France, au pouvoir fort et centralisé, le *Bel Paese* est une mosaïque de cités-Etats aux contours changeants, longtemps rivales quand elles n'étaient pas ennemis déclarées. Et les convoitises des puissances étrangères, s'exprimant par le biais d'alliances ou d'invasions, n'ont rien fait pour arranger les choses. Dans ses murs, ses palais et ses cafés, sur ses places ou les visages de ses habitants, Trieste conserve la mémoire des vicissitudes de la nation italienne.

Et ce n'est certes pas un hasard si le cœur même de la ville, l'immense place de plusieurs milliers de mètres carrés, ouverte sur la mer et refaite en 1999 par l'architecte français Bernard Huet, porte le nom d'Unité d'Italie. Tout un symbole. Alors que le pays s'apprête à fêter son 150^e anniversaire en 2011, c'est assurément ici, à Trieste, qu'il faut venir si l'on souhaite comprendre ce qu'est l'Italie.

Régine Cavallaro